

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

DEUXIEME PARTIE

I

(Suite)

—Eh bien? questionna-t-elle, voyant qu'il demeurait silencieux.

—Eh bien, je ne m'y connais guère, vous le savez, mais je trouve que, selon votre habitude, c'est simple et distingué.

—Bravo, Jacques! vous vous formez. Admirez aussi, très cher, comme je reste fidèle aux enseignements pieux du couvent: la couturière, malgré mes recommandations, avait échancré outrageusement mon corsage; j'ai dû, avec Daisy, imaginer cette ruche, une vraie trouvaille! On voit juste mon cou, et je ressemble à une marquise de Lancret. Venez avec moi, nous embrasserons Rosel.

D'un geste câlin, elle passa une main sous le bras de son mari, tandis que, de l'autre, elle relevait la longue traîne de sa robe; et, tous deux, étouffant le bruit de leurs pas, ils allèrent dans une chambre qui semblait un nid de mouette ou une demeure d'ange, tant il y avait de blancheur et de moelleux partout.

C'était, en effet, le plus délicieux des anges qui dormait dans un berceau voilé d'un nuage de tulle. Les yeux étaient clos, mais les longs cils bruns formaient une fine dentelle sur les joues un peu pâles; la bouche s'entr'ouvrait sous un sourire; les boucles blondes s'éparpillaient sur le front et l'oreiller comme une auréole de soie.

—Qu'elle est jolie! murmura Suzan.

—Oui, oh! oui!... Comment pouvez-vous la quitter?

—Mais, cher, elle dort. Nous sommes restées ensemble tout le jour...

Il soupira, se pencha, après la mère, pour baiser le front satiné de Rosel, puis regarda la jeune femme qui s'enveloppait avec soin dans une longue mante ourlée de cygne.

—Ne rentrez pas trop tard, Suzan. Votre santé souffre, je vous l'affirme, de ces veilles multiples.

Elle eut un rire léger.

—Ne veillez pas trop tard, Jacques. Votre santé souffre, je vous l'affirme, de ces veilles multiples.

—J'ai du travail, tandis que vous...

Gentiment, elle lui mit sur les lèvres sa main finement gantée.

—Soyez très bon, comme toujours. Songez que je vous ai épousé quelques mois après ma sortie de pension, très ignorante encore, par conséquent, du monde et de ses plaisirs. Laissez-moi jouir un peu. La satiété viendra vite; alors, j'apprécierai davantage, si c'est possible, votre indulgente tendresse et les charmes du "home". Vite, donnez un baiser, je pars.

Elle avait parlé d'une voix infiniment douce, enveloppant du regard aimant de ses prunelles sombres le visage sérieux de son mari. Et elle était si jolie dans sa toilette de soirée, si captivante avec ses yeux brillants et ses lèvres rieuses, que Jacques l'attira à lui dans une étreinte passionnée.

—Amusez-vous, ma bien-aimée, dit-il d'un ton bas, dont elle ne discerna pas la tristesse profonde, mais n'oubliez jamais, au milieu du plaisir, qu'une petite Rosel vous attend au logis: cette pensée vous ramènera plus vite.

—Vilain! je n'oublie jamais ni Rosel, ni vous. Pouvez-vous en douter? Au revoir! je reviendrai tôt pour être gentille. Vous, ne veillez pas outre mesure. Votre reine le défend.

La soirée fut très brillante, le cotillon très animé; il était quatre heures du matin quand Suzan entra chez elle, à la fois satisfaite et lasse.

—Monsieur? demanda-t-elle languissamment à la femme de cham-

bre qui lui enlevait sa sortie de bal. —Monsieur écrivait encore quand, vers minuit, on est venu le chercher pour une personne malade. Il prie Madame de ne pas s'inquiéter.

La femme de chambre avait un air étrange; elle récitait sa phrase comme une leçon apprise par cœur. Habitée aux fréquentes absences de son mari, Suzan ne s'aperçut de rien et, bientôt, posant sa tête alourdie sur l'oreiller garni de dentelle, elle s'endormit profondément. Le bruit d'une porte ouverte avec une certaine brusquerie l'éveilla en sursaut.

—Daisy, qu'y a-t-il? Rosel...

C'était le nom de la petite aimée qui montait de suite aux lèvres de la jeune femme. Mais elle s'interrompit, car Jacques s'approchait d'elle, agité, plus pâle que de coutume.

—Je viens de chez la baronne Heurtel, Suzan, elle est un peu souffrante et désire vous voir. Je vous attends, nous partirons ensemble.

Les yeux fixés sur son mari, Suzan répéta d'une voix entrecoupée d'angoisse:

—Un peu souffrante?... Désire me voir?... Jacques, c'est chez marraine que vous étiez cette nuit? Il faut que ce soit grave, très grave, pour que... Oh! mon Dieu! Et moi qui dansais!... Et Roscob qui est absent! Mon Dieu! mon Dieu!...

Maintenant, dans son cabinet de toilette, elle s'habillait rapidement, tout en écoutant les explications du docteur.

A la suite d'un très léger rhume, une congestion pulmonaire venait de se déclarer, si grave, dès la première minute, à cause d'une complication du côté du cœur, que, selon toute apparence, la malade ne passerait pas la nuit prochaine. Encore dans son entière connaissance, elle ne cessait de réclamer sa filleule. Il fallait se hâter.

—Rosel?

—Daisy gardera Rosel. Êtes-vous prête?

Il parlait d'une voix brève, saccadée, qui, après avoir effrayé la jeu-